

défendre mon amour, mon Raoul. Cet amour, qui naît dans la douleur, fait braver la mort. Je suis pourtant faible et timide ; ce sentiment, qui absorbe toute mon âme, inspire la douceur et la tendresse comme la rose répand un parfum doux et suave ; mais si on menaçait mon idole je le défendrais comme une lionne.

Mais laissons là ces cruelles hypothèses pour la douce réalité ; car mon Raoul est ici, près de moi, et son ravissant sourire remplit mon cœur de la plus pure volupté. D'une main je le presse sur mon cœur, de l'autre je trace sur le papier cet ineffable délire de l'amour. Il me paie de tendresse et croise ses deux bras autour de mon cou, comme s'ils étaient des liens qui nous rendent inséparables. Il me recherche sans cesse et je ne le repousse jamais.

Toutes feraient comme moi à ma place, je crois. Il est si gentil, si beau même et si caressant ! il m'aime tant que je dois l'adorer ! Oui, c'est mon adoration, et je ne crains pas de le dire.

Tiens ! dans mon entraînement j'oubliais de le présenter à mes lecteurs. Mon beau Raoul, c'est mon gros bébé : il a douze mois révolus.

GEORGE LINE.

UN DUEL ET SA PUNITION

Un riche célibataire de la Nouvelle-Orléans ayant gagné un procès très important, célébrait cet heureux événement par un déjeuner, auquel il avait convié ses avocats, ses témoins, et quelques amis.

Les convives, tout en dégustant les mets recherchés et les vins de choix qui leur étaient offerts, faisaient à leur hôte les éloges dus à l'excellence du menu comme à l'habileté de son chef de cuisine, et le félicitaient chaudement sur l'heureuse issue de son procès.

C'était une joyeuse réunion.

On parla théâtres, politique, affaires en général, mais la conversation eut pour principal sujet les causes célèbres, avec les circonstances et les crimes qui les avaient précédées et motivées.

A ce propos, M. Dupertout, vieillard de soixante-dix ans — un bel âge qu'il portait très gaillardement du reste — rappela un fait qui s'était passé plusieurs années auparavant.

Il s'agissait d'un détournement de fonds qui aurait certainement mérité à son auteur une condamnation très sévère, si des amis riches et influents n'avaient pas étouffé l'affaire.

Là-dessus, un des messieurs — un jeune homme — lui dit :

— Monsieur, celui dont vous parlez était un ami de mon père, et il n'a jamais été coupable d'un tel crime.

— Oh ! mon cher M. Calpremar, reprit le vieillard, j'en suis fâché pour l'ami de votre père et pour vous, mais, parmi les hommes de mon âge, je pourrais vous citer dix témoins de la vérité de ce que j'avance.

— Et moi, je vous affirme le contraire ; celui que vous accusez est mort entouré de l'estime de tous.

— Parce que son crime n'a été connu que d'un petit nombre. Ses amis ont payé pour lui.

— C'est une calomnie.

— Eh non ! ce n'est qu'une médisance. Vous savez bien, du reste, qu'il est mort en Italie.

— Où les médecins l'avaient envoyé pour rétablir sa santé.

— Où sa famille l'avait expédié pour le mettre à l'abri des suites de cette mauvaise affaire.

— Vous faites erreur, Monsieur, je vous l'assure.

— Ah ! vous m'agacez à la fin, monsieur. Je ne vous blâmerais pas de défendre la mémoire cet homme, mais il ne faut pas nier ce que vous savez parfaitement être vrai.

— Alors, j'ai menti ?

— Qui le sait mieux que vous ?

— Monsieur, vous me rendrez raison de cette injure.

— Monsieur, je suis à vos ordres.

Le déjeuner, si gaiement commencé, se termina tristement et brusquement à la suite de ce malheureux incident.

L'amphytrion, désolé, voulut faire entendre quelques paroles de conciliation, mais ce fut inutile. Inutiles également furent les efforts des convives, pour calmer, les uns M. Dupertout, les autres M. Calpremar.

On insistait surtout auprès de ce dernier, parce qu'on le soupçonnait de n'avoir pas été entièrement de bonne foi dans l'altercation, et de s'être oublié au point d'affirmer un fait dont il n'était pas très certain. De plus l'âge de son adversaire, et le malheur qu'il avait eu de perdre le bras droit — il avait été obligé de le faire amputer à la suite d'une blessure reçue à la guerre, — auraient dû lui inspirer plus de modération.

Mais il ne voulait rien entendre, pas même le conseil de céder au vieillard le choix des armes ; il exigeait de lui des excuses formelles que M. Dupertout se refusait à faire, parce qu'il n'avait fait, disait-il, que raconter une chose absolument vraie.

Malgré tous les efforts de leurs amis, ils échangèrent leurs cartes et le soir même leurs témoins arrêtaient les conditions du duel qui eut lieu le surlendemain.

Un médecin bien connu de la Nouvelle-Orléans, le Dr Céran, était un des témoins de M. Dupertout. Il fit tous ses efforts auprès de ceux de M. Calpremar pour faire choisir le pistolet, ce qui aurait à peu près égalisé les chances entre les deux adversaires, mais le jeune homme ne voulut céder aucun de ses droits et il avait décidé qu'il se battrait à l'épée.

Le vieillard fut tué sur le terrain.

L'indigne conduite de M. Calpremar lui fut tellement reprochée par ses amis qu'il se brouilla avec plusieurs d'entre eux. D'autres lui pardonnèrent, du moins en apparence, mais ce fut par considération pour sa charmante femme, jeune orpheline appartenant à une famille très distinguée, qu'il avait épousée quel-que temps auparavant.

Une autre punition lui était réservée.

Il était dans le commerce, et ses affaires

avaient été jusque-là excellentes ; mais la chance sembla peu à peu l'abandonner. Des opérations maladroites, des spéculations malheureuses, diverses circonstances particulières, enfin, diminuèrent de beaucoup sa fortune et ruinèrent son crédit.

Le chagrin altéra sa santé, même sa raison ; le vide se fit vite autour des malheureux. Quelques années après le duel, la société élégante de la Nouvelle-Orléans avait oublié jusqu'au nom des Calpremar.

Une vingtaine d'années plus tard, le Dr Céran, dont la réputation était faite comme l'un des plus savants membres de la profession médicale, mais qui était demeuré extrêmement modeste dans ses goûts et dans ses habitudes, était un jour dans une des voitures du tramway de la ville. Il allait visiter un malade dans un quartier éloigné. Près de lui était assise une femme dont la figure le frappa comme ne lui étant pas inconnue. Le chagrin semblait l'avoir prématurément vieillie, un air de tristesse, d'affaissement, une extrême maigreur, une pâleur maladive, des yeux abattus que les larmes devaient avoir creusés, enfin des cheveux presque blancs, un observateur — et surtout un médecin — ne pouvait s'y tromper.

Le docteur la regarda plusieurs fois, en se demandant s'il était dupe de quelque ressemblance, et il était décidé à ne pas se séparer d'elle sans s'assurer si sa mémoire le trompait ou non.

L'occasion favorable qu'il désirait se présenter ; les passagers quittèrent la voiture les uns après les autres, et le docteur se trouva seul avec la triste voyageuse.

Alors il ôta respectueusement son chapeau et lui dit :

— Je vous demande pardon, madame, de vous adresser ainsi la parole, mais je suis le Dr Céran, et je crois voir en vous soit une ancienne connaissance, soit une ressemblance avec quelqu'un que je connais.

— Je suis pour vous une ancienne connaissance, docteur, et je vous ai reconnu de suite lorsque vous êtes entré dans cette voiture — Je suis la veuve de Justin Calpremar.

— La veuve..... de Justin Calpremar — Est-ce possible ? Oh madame !

— Je suis bien changée n'est-ce pas ? A quarante ans je suis une vieille femme.

— Et lui, madame, depuis quand..... ?

— Il est mort il y a cinq ans. Et quelle mort, mon Dieu !

Et la malheureuse femme éclata en sanglots.

Le docteur attendit en silence que cette explosion de douleur se fut calmée. Quand la pauvre femme put essuyer ses larmes, il lui tendit la main. Elle y plaça la sienne en murmurant un remerciement pour ce geste sympathique, plus éloquent que bien des paroles, puis elle lui dit :

Docteur, ce duel a été une malédiction pour nous. J'en avais été alors profondément affligée ; malgré l'amour que j'avais pour mon mari je voyais qu'il avait eu grand tort de se battre